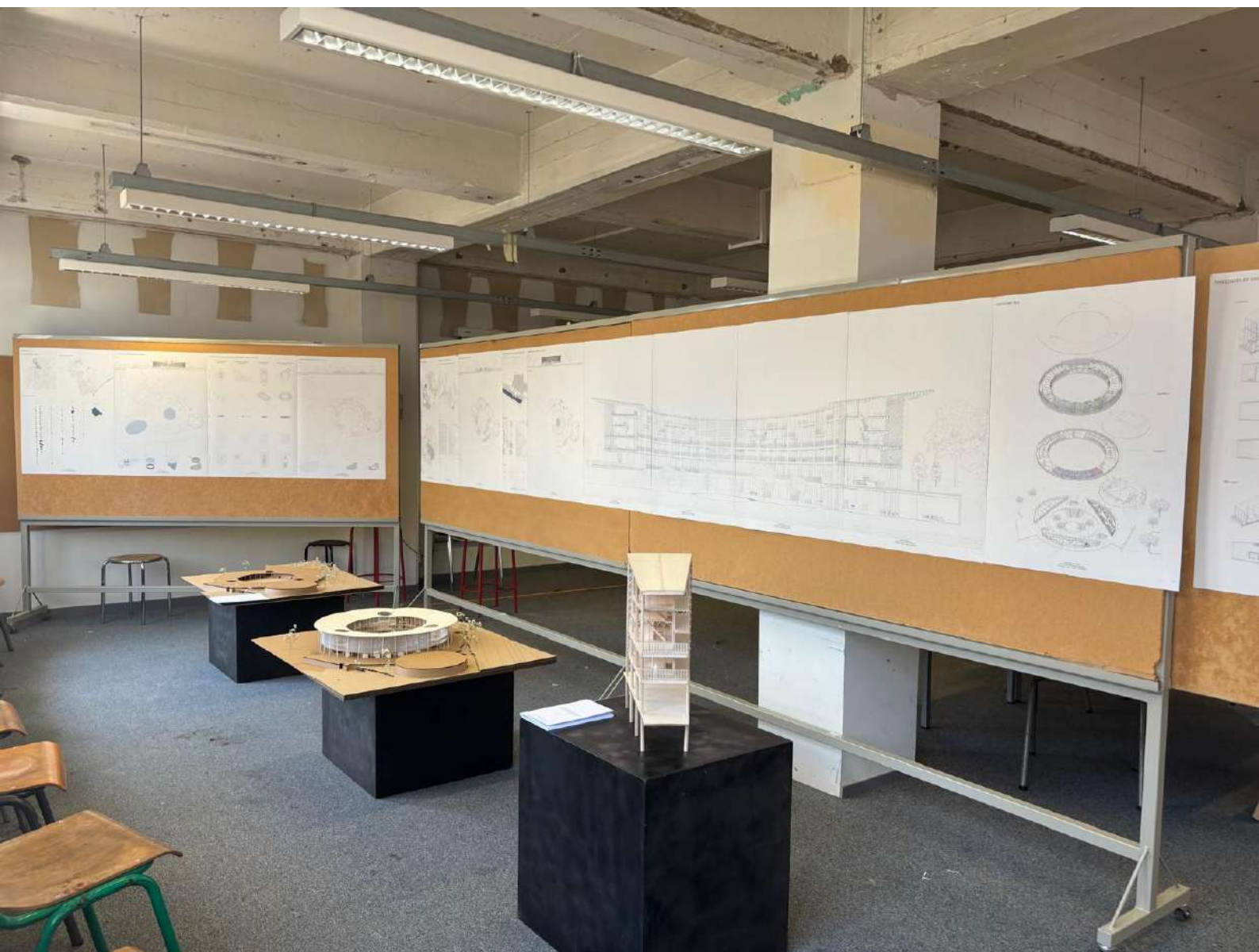




BOOKLET Photo

Baptiste Chaussier





































Bonjour à toutes et à tous.

Je vais vous présenter mon travail intitulé : « Comment un bâtiment issu d'une architecture événementielle peut-il participer à la fabrication de la ville contemporaine ? ».

Le point de départ de cette recherche est le quartier de Laeken, à Bruxelles. Je me suis intéressé aux bâtiments vacants en m'appuyant sur l'étude des îlots Laekenois réalisée par le bureau 51N4E afin de cartographier ce territoire.

En catégorisant ces bâtiments vacants, on constate l'existence de plusieurs typologies : des maisons avec annexes, des maisons bruxelloises traditionnelles, des immeubles à appartements avec parking en intérieur d'îlot ou encore des bâtiments enclavés dépourvus d'espaces extérieurs.

Au sein de cet inventaire, un élément se distingue particulièrement : les vestiges du pavillon américain de l'Exposition universelle de 1958.

Je vous propose de nous plonger dans le passé pour mieux comprendre ce qu'était ce bâtiment.

Nous sommes en 1958, dans une époque marquée par la fin de la Seconde Guerre mondiale. Il s'agit de la première Exposition universelle de l'après-guerre, un événement profondément lié à son époque. La Guerre froide fait temporairement place à une période de coexistence pacifique. L'ONU, l'OTAN et la Communauté économique européenne viennent d'être créées, tandis que Bruxelles s'affirme progressivement comme la future capitale européenne.

Le premier Spoutnik est en orbite et les innovations technologiques surgissent les unes après les autres. Au cœur des Trente Glorieuses, la population entre dans la société de consommation et espère être à l'aube d'une période de paix, de prospérité et de progrès.

L'exposition est baignée d'une atmosphère d'émerveillement et d'euphorie. Située sur le plateau du Heysel, elle réunit 43 pays participants et accueille plus de 42 millions de visiteurs.

Le pavillon américain se situait dans la section des nations étrangères. Ce bâtiment, dont les dimensions étaient comparables à celles du Colisée de Rome, était l'un des plus visités de l'exposition, aux côtés du pavillon de l'URSS, situé à proximité immédiate.

Sur le plan architectural, le pavillon américain se distingue par son caractère monumental et innovant. Avec des dimensions comparables à celles du Colisée de Rome, il se présente comme un vaste bâtiment circulaire reposant sur un socle en béton gaufré. Une série de colonnes de 22 mètres de hauteur soutient une imposante toiture métallique suspendue, donnant au bâtiment une image de légèreté malgré son échelle monumentale.

L'organisation spatiale s'articule autour d'un grand atrium central. Tout autour de celui-ci, un claustra périphérique filtre les vues et la lumière, créant une transition entre l'intérieur et l'extérieur. Le pavillon est également complété par un théâtre accolé au volume principal. Celui-ci accueille différentes représentations, conférences et événements culturels, élargissant le programme du complexe au-delà de la simple exposition.

Le rapport à l'eau constitue également un élément majeur de la conception du pavillon. La toiture est dessinée selon le principe de l'impluvium, hérité des villas romaines. Les eaux de pluie sont recueillies par la toiture puis dirigées vers un bassin situé au centre du bâtiment. Ce dispositif confère une dimension symbolique et paysagère à l'espace central tout en mettant en scène un phénomène naturel au cœur de l'architecture.

Au-delà de ses qualités architecturales, le pavillon constitue une véritable vitrine du mode de vie américain. Les visiteurs y découvrent les avancées technologiques, scientifiques et culturelles des États-Unis à travers une série d'expositions et de dispositifs immersifs. Le bâtiment accueille notamment le premier cinéma circulaire en couleur à 360 degrés, une expérience spectaculaire et inédite pour l'époque.

L'expérience se prolonge également dans les espaces de restauration où de nombreux visiteurs européens goûtent pour la première fois des produits emblématiques de la culture américaine, notamment le hamburger. À travers son architecture, ses innovations et son programme, le pavillon devient ainsi un puissant outil de représentation culturelle.

La pratique architecturale de Edward Durrell Stone

Afin de mieux comprendre l'architecture du pavillon américain, il est intéressant de s'intéresser à son architecte, Edward Durrell Stone qui a notamment participé à la conception du Museum of modern arts de New York.

En analysant plusieurs de ses réalisations, on constate que le pavillon américain n'est pas une exception dans son œuvre. Au contraire, il rassemble un ensemble de thèmes architecturaux récurrents que l'on retrouve dans de nombreux projets de l'architecte.

Tout d'abord, Stone développe fréquemment des géométries fortes et facilement identifiables. Cercles, carrés, volumes symétriques ou compositions centrées structurent ses projets et leur confèrent une présence monumentale.

On retrouve également une forte expression structurelle. Les colonnes ne sont pas seulement des éléments porteurs ; elles participent à l'identité architecturale du bâtiment et deviennent un élément de composition à part entière.

Un autre élément récurrent est la présence d'atriums ou d'espaces centraux généreux qui organisent les circulations et créent des lieux de rencontre au cœur des bâtiments.

Stone accorde également une grande importance aux claustras et aux filtres architecturaux. Ces dispositifs permettent de moduler la lumière, de créer des jeux d'ombre et de construire une relation plus nuancée entre intérieur et extérieur.

Enfin, le rapport à l'eau apparaît régulièrement dans son travail. Bassins, miroirs d'eau ou dispositifs inspirés de l'impluvium romain accompagnent souvent ses architectures et participent à la mise en scène des espaces.

Le pavillon américain de Bruxelles constitue ainsi une forme de synthèse de ces différents principes. On y retrouve simultanément la géométrie circulaire, l'expression des colonnes, l'atrium central, le claustra périphérique et le dispositif hydraulique organisé autour du bassin central.

Bâtiment actuel

Après l'Exposition, un grand nombre de pavillons ont été démontés, détruits ou remontés ailleurs et seuls deux sont toujours à leur endroit d'origine : l'Atomium et le pavillon américain. Sa superstructure a été démontée et il reste uniquement le socle en béton gaufré.

Il était dans un contexte dense et très animé et il se retrouve aujourd'hui seul dans un parc.

Le bâtiment a ensuite servi de bureaux et de studios pour la VRT qui sont les médias flamands, ils ont organisé le pavillon avec des cloisons légères qui sont toujours en place aujourd'hui. La VRT a quitté les lieux en 2016 le bâtiment est donc officiellement vacant depuis cette date.

Mais en allant sur place, une société anti-squat gère le bâtiment et propose à la location des ateliers d'artistes et actuellement deux logements. Le bâtiment a l'air abandonné de l'extérieur mais quand on y rentre il regorge en fait de vie.

J'ai pu visiter le bâtiment avec une artiste peintre qui m'a expliqué les formes d'occupations actuelles du bâtiment qui sont « opportunistes et informels » et surtout le bâtiment reste en réalité en attente et ces locataires temporaires savent qu'ils risquent de devoir quitter les lieux dès qu'un projet sera proposé.

Mais aujourd'hui que faire de ce bâtiment qui est en attente depuis 68ans ?

Analyse de site et postures

Pour répondre à cette question il faut d'abord comprendre le contexte dans lequel ce bâtiment est implanté.

Une analyse en isochrone montrant ce qui se trouve à 15 minutes à pied et 15 minutes à vélo en lien avec la ville du quart d'heure.

Analyse bâtie

Situé sur le plateau du Heysel qui est un lieu évènementiel, le pavillon se trouve isolé du tissu résidentiel et les grosses voiries qui le longent accentuent cet isolement. Il n'est pleinement connecté ni à l'évènementiel ni aux tissus résidentiels.

Analyse non-Bati

Le bâtiment se situe également dans une position particulière : il est en pleine ville et dans une coulée verte qui s'appelle la vallée du Heysel qui s'étend de l'extérieur de Bruxelles jusqu'au canal. C'est un élément naturel structurant et une réelle opportunité.

Sur base de ce contexte J'ai développé deux postures pour donner des éléments de réponses à ma question de recherche.

La première est une hypothèse que j'ai qualifié de « solitude assumée » ou on profite du déjà-là.

Et la deuxième : le pari de fabriquer un objet qui se suffirait presque à lui-même ou on créer des connexions avec le tissu urbain.

Référence 1 : Hostel Wadi

La première posture que j'ai développée est nourrie par une référence : l'Hostel Wadi de Bernardo Secchi et Paola Viganò, en Belgique.

Il s'agit d'un projet d'auberge de jeunesse implanté dans un contexte paysager très marqué, où le bâtiment adopte une position de retrait et cherche à se fondre dans son environnement. Cette situation particulière devient une ressource : le projet profite de cette implantation isolée pour développer un programme autonome, en lien direct avec le paysage.

J'ai mobilisé cette référence pour construire une première posture de projet qui valorise justement ce rapport au retrait et à la tranquillité du site. Le bâtiment devient alors une forme de centralité apaisée, un lieu paisible, presque un cocon, où les usages s'organisent à partir d'un espace protégé et introverti.

Le projet s'appuie ainsi sur l'idée qu'un bâtiment peut tirer sa force non pas de son exposition, mais de sa capacité à créer un environnement intérieur calme et autonome.

Et en analysant les usages de ce lieu, bien que reculé et autonome il fabrique une certaine forme d'urbanité.

Projet « solitude assumée »

Le projet que je développe à partir de cette posture se veut peu interventionniste. L'idée est de conserver la structure existante et d'adapter le bâtiment à un programme de centre de revalidation.

Cette transformation s'appuie directement sur les qualités du bâtiment existant, notamment ses trémies, qui deviennent des lieux communs structurants. Le projet comprend environ une centaine de chambres ayant des vues vers le jardin intérieur ou vers le parc.

Le théâtre existant est également maintenu et réactivé pour accueillir des séminaires, des événements ou des activités collectives.

Les fonctions communes prennent place dans la partie adossée au mur enterré, tandis que l'ensemble des espaces sont orientés vers le centre du projet.

Ce centre est aménagé et déminéralisé afin de devenir un véritable espace paysager. Il s'inscrit dans une logique de tiers paysage, où la nature réinvestit progressivement les lieux et reprend ses droits.

Ce dispositif permet de créer une situation particulière : en plein Bruxelles, le projet offre une forme de retrait, presque de mise à distance, où l'on peut profiter de cette solitude comme d'une qualité.

Le bâtiment fonctionne ainsi comme un système organisé autour de ce vide central, qui devient l'élément structurant principal du projet. Cette posture propose ainsi un prolongement des usages du bâtiment existant.

Référence 2 : Tour Martini

La deuxième posture que j'ai développée s'appuie sur une autre référence, que j'ai appelée « faire ville dans le bâtiment ».

Il s'agit de la tour Martini par Jacques Cuisinier & Serge Lebrun, située au centre-ville de Bruxelles et construite à la même époque que le pavillon américain. Elle constitue alors un véritable symbole urbain, en tant que premier gratte-ciel de cette ampleur en Europe.

Cette tour multifonctionnelle incarne l'idée de "faire ville" au sein d'un seul objet architectural. Elle fonctionne comme un morceau de ville vertical, où différentes fonctions cohabitent et s'organisent en superposition.

Le rez-de-chaussée prolonge la rue Neuve, l'un des principaux pôles commerciaux de Bruxelles, en créant une continuité urbaine à travers le bâtiment. On y retrouve des commerces et diverses fonctions actives, formant une véritable rue intérieure.

La tour regroupe également des expositions, un théâtre, une boîte de nuit, des parkings et une station de bus. Au-dessus de ce socle actif se développent des logements. Le bâtiment a finalement été détruit dans les années 90 et la tour Belfius a été construite à sa place.

Ce qui m'intéresse dans cette référence, c'est précisément cette capacité à faire ville dans un même objet architectural, ainsi que les relations directes et continues entre le bâtiment et la ville environnante.

Projet « ville dans le bâtiment »

Dans un contexte bruxellois où la ville se construit sur elle-même et où la crise du logement est de plus en plus marquée, la densification apparaît comme une piste de réponse pertinente.

Dans cette logique, l'infrastructure existante du projet constitue une ressource importante. Il s'agit d'un bâtiment conçu à l'origine pour accueillir des programmes de grande ampleur, reposant sur une structure et des fondations solides.

Ce potentiel permet d'envisager une intensification des usages et une relecture du bâtiment à travers une logique de "faire ville dans le bâtiment", en continuité avec son échelle et son implantation.

L'accès au bâtiment se fait de deux manières principales : par le tram, avec l'arrêt Wand situé à environ cinq minutes à pied, mais également par le parc, qui constitue une seconde entrée plus paysagère.

Le gabarit du nouveau projet reste proche de celui d'origine, permettant à la structure initiale de continuer à fonctionner comme un socle. Cette nouvelle structure est habillée d'un claustra métallique qui enveloppe l'ensemble de la nouvelle intervention.

À l'intérieur, une nouvelle structure en bois est mise en place. Elle reprend la même trame que les colonnes en béton existantes, assurant une continuité structurelle entre l'ancien et le nouveau. Cette structure plus contemporaine s'inscrit dans une logique constructive actuelle.

La toiture est inclinée et reprend le principe de l'impluvium d'origine, permettant d'irriguer le bassin central, qui reste l'élément structurant du projet.

Donc au Rez, les cloisons sont retirées vers le parc le laissant entrer dans le bâtiment et formant un jardin, avec des gradins permettant de créer un geste qui relie le parc à la rue en accédant au premier étage.

On retrouve au Rez un espace pour les pme, un centre culturel lié directement au théâtre, ensuite au premier et donc niveau de la rue, différentes fonctions qui sont de « faire rue » avec des commerces, des espaces de restauration comme un foodcourt et un marché couvert, et un espace pour se poser avec une bibliothèque, café et coworking et au-dessus des pme on retrouve des magasins type plus artisanal. Ces éléments forment un socle actif.

Aux étages on retrouve des logements non-conventionnels en co-housing ou de type cltb pour éviter toute spéculations. Les circulations verticales se font par les trémies circulaires qui sont existantes et reportées sur les niveaux ajoutés. Et se forment autour d'elles des paliers partagés avec des fonctions communes pour les tâches

domestiques. Les circulations se font par des coursives extérieures et les balcons se trouvent vers le centre du bâtiment.

Au premier niveau on retrouve des simplex avec des studios et des simplex 2 chambres. Et au second niveau on retrouve des duplexes et triplexs.

Conclusion

Ces deux postures démontrent le potentiel de ce lieu et de cette structure existante. Elles montrent qu'elle peut accueillir des fonctions complémentaires de manière assez naturelle, révélant ainsi ses qualités intrinsèques et ce que l'on pourrait appeler le « déjà-là ».

À travers l'exploration de ces deux approches, je me suis rendu compte que ce qui importe avant tout, ce sont les éléments communs : réinvestir l'existant, recréer une centralité et respecter la structure en place.

Cela montre qu'il existe une grande diversité d'interventions possibles et qu'un geste architectural n'en annule pas un autre. Qu'on dispose de moyens importants ou plus limités, l'enjeu reste de révéler le potentiel de lieux singuliers. Et que le curseur soit poussé fortement ou de manière plus subtile, l'intervention garde sa pertinence.

Cette manière de travailler pourrait également ouvrir des pistes de réflexion pour d'autres bâtiments vacants très spécifiques, comme les prisons de Saint-Gilles et de Forest, la Royale Belge ou encore le Wintercircuit à Gand.

Cependant, je suis conscient que ce type d'intervention comporte aussi certaines limites et peut entraîner des dérives qu'il faut éviter. Il y a d'abord la question de l'exclusivité de ces lieux réactivés, qui peuvent parfois devenir des espaces peu accessibles ou réservés à certains usages spécifiques, au risque de s'éloigner de leur dimension véritablement collective.

Ensuite, se pose la question de la faisabilité économique et financière de ces projets, qui implique des moyens importants et conditionne fortement la possibilité même de leur réalisation.